

HISTOIRE DES INDES III, chapitres 3 à 5

CHAPITRE 3

[Des mauvais traitements que les Espagnols infligeaient aux Indiens]

En ce temps-là, les religieux de l'ordre de Saint-Dominique avaient déjà considéré la triste vie et la très rude captivité que les naturels de cette île subissaient, et comme ils périssaient, les Espagnols qui les possédaient ne commençant à se soucier davantage d'eux que s'ils étaient des animaux inutiles que lorsqu'ils étaient morts, car alors ils leur faisaient défaut, pour extraire l'or des mines et pour les travaux des champs ; ils n'en montraient pas pour autant plus de compassion ni de douceur envers ceux qui restaient, et continuaient à les opprimer, à les maltraiter et à les faire périr avec autant de rigueur et de dureté que précédemment. Il y avait à ce sujet différents degrés chez les Espagnols, car les uns étaient de la plus grande cruauté, sans aucune pitié ni miséricorde, et seulement attentifs à s'enrichir par le sang de ces malheureux ; d'autres étaient moins cruels et, pour d'autres encore, on pouvait croire que la misère et l'angoisse des Indiens devaient les peiner ; mais tous, autant qu'ils étaient, faisaient passer la santé, la vie et le salut de ces pauvres gens, tacitement ou de façon explicite, après leurs intérêts particuliers et temporels. Je ne me souviens pas d'avoir connu d'homme ayant des Indiens à son service qui éprouvât de la pitié pour eux, sauf un seul, qui s'appelait Pedro de la Renteria, au sujet duquel, s'il plaît à Dieu, il y aura plus bas du bien à dire.

Et donc, voyant, observant et considérant, des jours durant, la façon dont les Espagnols se conduisaient avec les Indiens et leur manque absolu d'intérêt pour leur santé corporelle et spirituelle, et d'autre part l'innocence, la patience inestimable et la douceur de ces mêmes Indiens, les religieux en question commencèrent à relier le droit et les faits, en hommes très amis du spirituel et de Dieu, et à discuter entre eux de la laideur et de l'énormité d'une injustice aussi inouïe. Ils disaient : « Ne sont-ce pas des hommes ? Ne doit-on pas observer avec ces gens les préceptes de la charité et de la justice ? N'avaient-ils pas leurs terres bien à eux, leurs seigneurs et leurs seigneuries ? Nous ont-ils offensés en quoi que ce soit ? Ne sommes-nous pas obligés de leur prêcher la loi du Christ et de travailler en toute diligence à les y convertir ? Et comment, alors que les habitants de cette île étaient, à ce qu'on nous dit, si innombrables, comment ont-ils en si peu de temps, à savoir en quinze ou seize ans, si cruellement péri ? »

Sur ce, il advint que l'un des Espagnols qui avaient participé aux massacres et aux dévastations cruels perpétrés sur ces gens tua sa femme à coups de couteau, parce qu'il la soupçonnait d'adultère : cette femme était l'une des principales dames de la province de la Vega, et princesse d'un grand nombre de ses habitants ; quant à cet Espagnol, il s'était réfugié pendant trois ou quatre ans dans les bois, par peur de la justice, avant l'arrivée de l'ordre de Saint-Dominique dans cette île ; ayant appris cette arrivée et l'odeur de sainteté qui émanait de cet ordre, il se présenta une nuit à la hutte qu'on avait donnée pour logis aux religieux et, après leur avoir conté sa vie, il les pria, avec grande importunité et grand entêtement, de lui donner l'habit de frère lai, dans lequel il entendait, avec la grâce de Dieu, servir toute sa vie.

Ils le lui donnèrent charitablement, car ils voyaient en lui des signes de conversion et d'exécration de sa vie passée, ainsi que le désir de faire pénitence, ce qu'il fit par la suite à un point extrême, et finalement nous tenons pour certain qu'il mourut en martyr, car Dieu montre d'ordinaire chez les grands pêcheurs son immense miséricorde, et fait avec eux des merveilles. Nous parlerons plus bas de son martyre, si Dieu nous prête vie jusque-là, et ce sera presque à la fin de ce Livre Troisième.

Cet homme, qui fut appelé fray Juan Garcés et dans le monde Juan Garcés, que j'ai fort bien connu, révéla très secrètement, en témoin oculaire, les exécrables cruautés que lui-même et tous les autres avaient, en temps de guerre comme en temps de paix, si l'on peut parler ici de paix, commises sur ces innocentes gens. Les religieux, stupéfaits d'entendre parler d'actes si ennemis de l'humanité et de la coutume chrétienne, y trouvèrent plus de courage pour extirper totalement cette horrible manière d'injustice tyrannique. Enflammés par l'ardeur et le zèle de l'honneur divin, et souffrant des injures faites à Dieu contre sa loi et ses commandements, de l'infamie de la foi qui, à cause de ces actions, était en mauvaise odeur parmi ces nations ; déplorant du fond du cœur la perte d'un si grand nombre d'âmes qui, sans que personne s'en souciât et en tint le moindre compte, avaient péri et périssaient à chaque heure ; se recommandant fort à Dieu et le suppliant, par des prières, des veilles et un jeûne ininterrompu, de les éclairer afin qu'ils n'errassent point sur un sujet d'une telle importance, car ils savaient bien qu'il serait tout à fait nouveau et tout à fait scandaleux de réveiller des personnes qui dormaient d'un sommeil si profond, si abyssal, et si insensible, ils décidèrent, après y avoir à plusieurs reprises mûrement réfléchi, de parler de cela publiquement en chaire, et de déclarer l'état dans lequel se trouvaient les pêcheurs de notre nation qui avaient ces gens pour serviteurs et les opprimaient, en leur disant, s'ils mouraient sans en sortir, quelle récompense ils recevraient après leur vie d'inhumanité et de convoitise.

Les plus lettrés d'entre eux, par ordre du très sage serviteur de Dieu fray Pedro de Córdoba, leur vicaire, arrêterent le premier sermon qui serait prêché sur ce sujet, en le signant tous de leurs noms, pour qu'il n'eût pas l'air d'être l'œuvre de celui-là seul qui le dirait, mais d'émaner de l'avis délibéré, du consentement et de l'approbation de tous. Le père vicaire ordonna, au nom de l'obédience, obédience, qu'il fût prononcé par celui qui était le principal prêcheur après lui-même, et qui s'appelait fray Antón Montesinos, qui était le troisième de ceux qui amenèrent l'ordre ici, comme on l'a dit plus haut, au chap. 54 du Livre II. Ce frère Antón Montesinos avait le don de prêcher, il était très sévère dans la condamnation des vices, et surtout très emporté dans ses paroles, et ses sermons, d'une très grande efficacité, portaient ou l'on pensait qu'ils portaient beaucoup de fruits. C'est donc à lui, pour son intrépidité, qu'on fit dire le premier sermon sur ce sujet, si nouveau pour les Espagnols de cette île, et cette nouveauté n'était autre que d'affirmer que tuer ces gens était un plus grand sujet que de tuer des punaises.

Et comme c'était le temps de l'avent, ils décidèrent que le sermon serait prêché le quatrième dimanche de celui-ci, quand est chanté l'Évangile où saint Jean dit : « Les pharisiens firent demander à saint Jean Baptiste qui il était », et il leur répondit : « *Ego vox clamantis in deserto* » (*Je suis la voix qui crie dans le désert*) Et pour que toute la ville de Saint-Domingue fût présente l'église, et que nul ne manquât, du moins parmi les gens les plus importants, ils allèrent inviter le second Amiral, qui gouvernait alors cette île, les officiers du roi et tous les juristes qui se trouvaient là, chacun dans sa maison, en leur disant que le dimanche suivant il y aurait à l'église principale un sermon dit par eux, et qu'ils voulaient leur faire savoir certaines choses qui les touchaient tous ; ils les priaient donc de venir l'entendre.

Tous acceptèrent de bonne grâce, d'abord pour la grande révérence qu'ils avaient pour les frères et l'estime où ils les tenaient, à cause de leur vertu, de l'austérité de leur vie et de la rigueur de leur religion ; ensuite, parce qu'ils désiraient fort entendre ce qui, à ce que disaient les frères, les touchait tant : s'ils l'avaient su plus tôt, il est certain qu'on ne le leur aurait pas prêché, parce qu'ils n'auraient pas voulu l'entendre, ni permettre qu'on le leur prêchât.

CHAPITRE 4

[Sur les prédications des frères au sujet du bon traitement des Indiens]

Le dimanche, à l'heure du prêche, le susdit fray Anton Montesinos monta en chaire et prit pour sujet et fondement de son sermon, qu'il avait mis par écrit et fait signer par les autres : «Ego vox clamantis in deserto. » Quand il eut fait son introduction et dit quelques mots relatifs au temps de l'avent, il commença à dénoncer la stérilité du désert des consciences des Espagnols de cette île et l'aveuglement dans lequel ils vivaient ; dans quel danger d'être damnés ils étaient, en ne voyant pas les gravissimes péchés dans lesquels, avec une telle insensibilité, ils étaient continuellement plongés et dans lesquels ils mouraient. Puis il revient sur son sujet, et dit : «C'est pour vous apprendre cela que je suis monté ici, moi qui suis la voix du Christ dans le désert de cette île, et c'est pourquoi il convient que vous entendiez cette voix, non avec une attention superficielle, mais avec un soin extrême et de tout votre cœur ; ce sera la voix la plus nouvelle que vous ayez jamais entendue, la plus sévère et la plus dure, la plus terrifiante et la plus effrayante que vous ayez jamais pensé entendre. » Il insista un long moment sur cette voix, avec des mots frappants et terribles, qui les faisaient trembler de tout leur corps, au point qu'il leur semblait se trouver déjà devant le tribunal divin. Après avoir insisté grandement, donc, sur cette voix, et d'une façon universelle, il leur en révéla la nature et la substance : « Cette voix, leur dit-il, veut dire que vous êtes tous en état de péché mortel, dans lequel vous vivez et mourez, à cause de la cruauté et de la tyrannie dont vous faites preuve contre ces innocentes nations. Dites, de quel droit, et au nom de quelle justice tenez-vous ces Indiens dans une si cruelle et si horrible servitude ? De quelle autorité avez-vous fait de si détestables guerres à des gens qui vivaient inoffensivement et pacifiquement dans leur pays, et que vous avez, par des morts et des massacres inouïs, anéantis en nombre infini ? Comment pouvez-vous les opprimer et les épuiser ainsi, sans leur donner à manger ni les soigner lorsqu'ils sont malades, à cause des travaux excessifs que vous leur imposez, et qui les font mourir, et il serait plus juste de dire que vous les tuez pour extraire et acquérir de l'or chaque jour ? Et quel souci avez-vous de les faire évangéliser, et qu'ils connaissent Dieu leur créateur, qu'ils soient baptisés, entendent la messe, et sanctifient les fêtes et les dimanches ? Ces gens ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas une âme rationnelle ? N'êtes-vous pas obligés à les aimer comme vous-mêmes ? Ne comprenez-vous pas cela ? Ne le sentez-vous pas ? Comment pouvez-vous être plongés dans un si profond sommeil, dans une telle léthargie ? Soyez certains que dans l'état où vous êtes, vous ne pouvez pas être plus sauvés que les Maures ou les Turcs qui n'ont pas ou qui refusent la foi du Christ. »

Finalement, il parla de telle façon de la voix qu'il avait d'abord fortement exaltée que son auditoire en fut stupéfait, et que beaucoup en défaillaient presque ; certains sortirent de là plus endurcis encore et d'autres en furent émus, mais aucun, à ce que je compris par la suite, n'en fut converti.

Son sermon terminé, il descendit de chaire sans trop baisser la tête, parce que ce n'était pas homme à montrer de la crainte, car il n'en avait point, et qu'il ne se souciait guère de déplaire à son auditoire en faisant et disant ce qui, selon Dieu, lui semblait convenir ; il regagna sa hutte avec son compagnon, où ils n'avaient sans doute à manger qu'un bouillon de chou sans huile, comme c'était parfois le cas. Lui sorti, l'église se remplit de murmures, au point qu'il me semble qu'ils laissèrent tout juste la messe s'achever. On peut bien juger qu'on ne fit pas lecture de *Mépris du monde*¹ à la table de tous ces gens ce jour-là.

Quand ils eurent fini de manger, et le repas ne dut pas être très savoureux, tous les habitants de la ville se réunirent devant chez l'Amiral, deuxième dans cette dignité et cette charge royale, D. Diego Colon, fils du découvreur de ces Indes ; il y avait particulièrement les officiers du roi, trésorier et comptable, percepteur et contrôleur, et ils décidèrent d'aller réprimander et effrayer le prédicateur et les autres, si on ne châtiât pas le premier comme homme scandaleux, semeur de doctrine nouvelle, inouïe, qui condamnait tout le monde, et qui avait parlé contre le roi et sa souveraineté sur les Indes, en affirmant que les Espagnols ne pouvaient pas posséder d'Indiens, alors que c'était le roi qui les leur avait donnés, et que c'étaient là des choses très graves et irrémissibles.



Illustration 1: D. Diego Colon

Ils frappèrent à la porterie, le portier ouvrit, ils lui dirent d'appeler vicaire, ainsi que le frère qui avait dit en chaire de telles extravagances ; le vicaire, le vénérable fray Pedro de Córdoba, sortit ; ils lui dirent, d'un ton d'arrogance plus que d'humilité, de faire venir celui qui avait prêché. Il répondit, dans sa grande sagesse, que cela n'était pas nécessaire : que, si sa seigneurie et leurs grâces ordonnaient quelque chose, il était le supérieur de ces religieux et qu'il répondrait. Ils s'obstinèrent à vouloir qu'il l'appelle ; lui, avec grande sagesse et autorité, et avec des paroles très graves et très modestes, selon sa façon de parler habituelle, s'excusait et éludait la question. Mais la divine Providence l'avait doté, entre autres vertus naturelles ou acquises, d'une personnalité si vénérable et si religieuse, qu'il était par sa seule prestance digne de toute révérence ; alors, voyant que le père vicaire ne pouvait être persuadé par des raisons et des paroles empreintes de grande autorité, l'Amiral et les autres commencèrent à se radoucir en s'humiliant, et le prièrent de faire appeler le frère qui avait fait le sermon, parce qu'ils voulaient, en sa présence, leur parler et leur demander comment et sur quoi ils se fondaient pour décider de faire un sermon si nouveau et si préjudiciable, contre le service du roi et pour le mal des habitants de cette ville et de l'île tout entière.

Voyant qu'ils prenaient un autre chemin et qu'ils tempéraient l'éclat avec lequel ils étaient venus, le saint homme fit appeler ledit fray Antón Montesinos, qui vint sans la moindre crainte. Quand ils furent tous assis, l'Amiral exposa le premier sa plainte, pour lui-même et pour les autres, en demandant comment ce père avait pu lire en chaire des choses aussi contraires au service du roi et dommageables à tout le pays, en affirmant que les Espagnols ne pouvaient pas posséder d'Indiens, alors que c'était le roi qui les leur avait donnés, lui le seigneur de ces Indes tout entières, et

1 La coutume était alors, dans les familles, de lire quelque(s) verset(s) de ce livre du théologien allemand Thomas a Kempis, publié pour la première fois en latin en 1441 sous le titre de *Contemptus Mundi* ; la première version fut comme en Espagne, sous celui de *Imitación de Cristo* o *Desprecio dei Mundo* (Saragosse, 1490) ; mais c'est la traduction de Séville, 1536 – longtemps attribuée à fray Luis de Granada, et en réalité, œuvre de Juan de Ávila – qui fit son succès dans la Péninsule (NDT).

particulièrement alors que les Espagnols avaient conquis ces îles à grand-peine et soumis les infidèles qui y vivaient ; et puisque ce sermon avait été si scandaleux, et si contraire au service du roi et préjudiciable à tous les habitants de cette île, les religieux devaient décider que ce père revînt sur tout ce qu'il avait dit ; sinon, ils entendaient y apporter le remède qui convenait.

Le père vicaire répondit que ce que ce frère avait dit en chaire correspondait au sentiment, à la volonté et au consentement de tous les frères et de lui-même, après qu'ils l'avaient bien examiné et qu'ils en avaient parlé entre eux ; c'était délibérément et après mûre réflexion qu'ils avaient décidé de prononcer ce sermon comme vérité évangélique et chose nécessaire au salut de tous les Espagnols et de tous les Indiens de cette île, qu'ils voyaient pour ces derniers périr chaque jour, sans que les Espagnols s'en souciaient davantage que si c'étaient des animaux des champs ; ils y étaient obligés, de précepte divin, par la profession qu'ils avaient faite lors de leur baptême, d'abord de chrétiens et ensuite de frères prédicateurs de la vérité ; ils ne pensaient pas desservir en cela le roi, qui les avait envoyés ici pour prêcher ce qu'ils se sentiraient obligés de prêcher comme nécessaire pour le salut des âmes, mais au contraire le servir en toute fidélité, et qu'ils étaient certains que, dès que Son Altesse serait bien informée de ce qui se passait dans l'île et de ce qu'ils en avaient dit en chaire, elle se tiendrait pour bien servie et leur en rendrait grâces.

Ce discours et les raisons que le saint homme y développait en justification du sermon ne servirent guère à les satisfaire et à apaiser le trouble où ils avaient été plongés en s'entendant dire qu'ils ne pouvaient posséder d'Indiens, et qu'ils les avaient tyrannisés, parce que ce n'était pas là un chemin qui pût satisfaire leur convoitise ; car si on leur enlevait les Indiens, ils étaient frustrés de tous leurs désirs et de tout ce après quoi ils soupiraient ; et c'est ainsi que tous ceux qui étaient là, et en particulier les principaux d'entre eux, disaient, avec des arguments appropriés, tout ce qui leur passait par la tête. Tous convenaient que ce père devait revenir le dimanche suivant sur ce qu'il avait prêché, et ils furent à ce point aveuglés qu'ils dirent que, s'il ne le faisait pas, ils pouvaient plier bagage et s'embarquer pour l'Espagne. Le père vicaire répondit : « Assurément, seigneur, cela ne nous donnera point un grand travail. » Et c'était bien vrai, car ils n'avaient pour biens personnels que les habits de toile très grossière qu'ils portaient, et quelques couvertures du même tissu dont ils se couvraient la nuit ; leurs lits étaient faits de branches posées sur des fourches, sur lesquelles étaient disposées quelques poignées de paille ; et ce qui touchait au service de la messe, avec quelques petits livres, le tout pouvant sans doute tenir dans deux coffres.

Voyant le peu de cas que les serviteurs de Dieu faisaient des menaces de toute sorte qu'ils brandissaient devant eux, ils se radoucirent de nouveau, comme pour les prier de réexaminer leurs propos, et qu'après cet examen ce qui avait été dit fût exposé plus modérément dans un autre sermon, pour satisfaire le peuple, qui avait été et était encore extraordinairement scandalisé. Finalement, comme ils insistaient beaucoup pour que les propos du sermon fussent modérés dans le suivant et satisfissent le peuple, les pères, pour se débarrasser d'eux et mettre fin à leur frivole importunité, acceptèrent de bonne grâce qu'il en fût ainsi, et que fray Antón Montesinos lui-même dît de nouveau le sermon le dimanche suivant, et revînt sur le sujet en disant, sur ce qu'il avait prêché la première fois, ce qui lui semblerait le mieux, et qu'il s'efforçât de les satisfaire autant qu'il le pourrait en déclarant tout ce qui avait été prévu. Cela ayant été décidé, ils s'en furent, heureux de cet espoir.

CHAPITRE 5

[*Qui traite du même sujet*]

Les Espagnols, ou certains d'entre eux, proclamèrent aussitôt qu'ils avaient décidé, avec le vicaire et les autres, que le dimanche suivant ce moine devait revenir sur tout ce qui avait été dit ; et pour entendre ce deuxième sermon, il ne fut point besoin de les inviter, et il n'y eut personne dans la ville qui ne se rendît à l'église, parce qu'ils s'étaient les uns les autres conviés à aller entendre ce moine qui devait revenir sur tout ce qu'il avait dit le dimanche précédent.

Quand arriva l'heure du sermon, il monta en chaire et s'apprêta à développer le sujet qui avait été choisi pour sa rétractation et son démenti ; il s'agissait d'une sentence de Job, au chap. 36, qui commence ainsi : « Repetam scientiam meam a principio et sermones meos sine mendatio esse probado », « Je redirai dès le début ma doctrine et ma vérité, que je vous ai prêchées dimanche dernier, et ces paroles qui vous ont remplis d'amertume, je montrerai qu'elles sont vraies. » A l'énoncé de ce sujet, les plus avisés devinèrent sur-le-champ où il voulait en venir, et ce fut pour eux une grande souffrance que de le laisser aller plus loin. Il commença à étayer son sermon et à redire tout ce qu'il avait dit dans le premier, en corroborant, à l'aide d'arguments et d'autorités supplémentaires, ce qu'il avait affirmé en disant que c'était de façon injuste et tyrannique que les Espagnols opprimaient et épuisaient ces gens, et il répéta sa doctrine, à savoir qu'ils devaient tenir pour certain qu'ils ne pourraient se sauver dans l'état où ils étaient : ils devaient donc y remédier à temps, et il leur fit savoir que lui-même et les autres n'entendraient en confession que ceux qui seraient à l'article de la mort, et qu'ils pouvaient publier cela et l'écrire à qui ils voudraient en Castille ; et sur tous ces points ils étaient certains de servir Dieu et de ne pas rendre un mince service au Roi.

Le sermon terminé, il rentra chez lui, et dans l'église toute la ville était en émoi, tout le monde grognait et était bien plus courroucé encore contre les moines que précédemment, car tous étaient frustrés du vain et inique espoir qu'ils avaient eu que le frère se rétracterait, comme s'il avait suffi qu'il le fit pour que la loi de Dieu, contre laquelle ils agissaient en opprimant et en faisant disparaître ces peuples, en fût changée.

C'est une chose angoissante et propre à faire verser bien des larmes, pour les hommes qui sont dans le péché, et particulièrement pour ceux qui ont atteint un état supérieur à tous ceux qu'ils ont eus par le vol et les torts causés à leur prochain, que d'en retomber, car cela leur semble plus dur, et ça l'est en effet, que de se jeter dans un ravin profond ; j'ajoute quant à moi qu'il est impossible de quitter un tel état par voie humaine, si Dieu ne fait pas un grand miracle ; c'est pourquoi il est très dur et abominable pour ces hommes de s'entendre admonester en chaire, car tant qu'ils n'ont pas entendu admonestations, il leur semble que Dieu ne s'en soucie pas et que la loi divine est révoquée, parce que les prédicateurs se taisent. De cette insensibilité et de ce danger, de cette obstination et de cette malice, dont souffrent chaque jour les gens de notre Espagne, ainsi que de cette espèce consommée de gens, nous avons d'innombrables exemples et témoignages oculaires dans nos Indes, plus que partout ailleurs au monde.